



Patrice Caro et Agnès Checcaglini (dir.)

**Territoires et parcours. De nouvelles trajectoires
d'emploi et de formation à l'épreuve des territoires ?**
XXVIII^{èmes} journées du longitudinal, 14-15 juin 2023, Caen

Céreq

Appartenance villageoise et mobilités du travail sur l'ancienne frontière interallemande. Une enquête en territoire rural trente ans après la réunification

Béatrice von Hirschhausen et Laure de Verdalle

Éditeur : Céreq
Lieu d'édition : Marseille
Année d'édition : 2023
Date de mise en ligne : 27 juin 2023
Collection : Céreq Échanges
EAN électronique : 9782111519473



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2023

Référence électronique

HIRSCHHAUSEN, Béatrice von ; VERDALLE, Laure de. *Appartenance villageoise et mobilités du travail sur l'ancienne frontière interallemande. Une enquête en territoire rural trente ans après la réunification* In : *Territoires et parcours. De nouvelles trajectoires d'emploi et de formation à l'épreuve des territoires ? XXVIII^{èmes} journées du longitudinal, 14-15 juin 2023, Caen* [en ligne]. Marseille : Céreq, 2023 (généré le 27 juin 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cereq/2768>>.

Appartenance villageoise et mobilités du travail sur l'ancienne frontière interallemande.

Une enquête en territoire rural trente ans après la réunification.

Béatrice von Hirschhausen*, Laure de Verdalle**

Introduction

Nous rendons compte ici des premiers résultats d'un travail d'enquête qui associe géographie et sociologie et qui vise à analyser ce qui se joue, une génération après la réunification, au sein des sociétés locales est et ouest-allemandes, en interrogeant les expériences quotidiennes (rapport au travail, organisation de la vie familiale, mobilités, réseaux relationnels) d'acteurs et d'actrices ordinaires. Plus précisément, nous enquêtons depuis 2020 dans deux villages d'environ 450 habitant·es situés de part et d'autre de l'ancienne frontière interallemande, entre Thuringe et Bavière, qui avaient déjà fait l'objet d'une thèse d'ethnologie conduite au milieu des années 1990 par V. Meunier (Meunier, 2001). Nous nous situons donc dans une démarche de « revisite », attentive aux évolutions des trente dernières années. Les travaux anthropologiques à travers lesquels des chercheurs et chercheuses ont pratiqué ce type de « revisite » ont bien montré l'apport de cette méthode pour saisir des changements historiques et sociaux, tels qu'ils se déclinent à l'échelle très locale des communautés étudiées (Burawoy, 2003 ; Firth, 1959 ; Redfield, 1950).

Ce projet prend aussi appui sur un concept, celui de « frontière fantôme », développé par l'une d'entre nous à partir de recherches conduites dans différents pays de l'Est de l'Europe, qui ont permis de montrer que les traces de territorialités défuntées trouvent moins leurs clés d'explication dans les accumulations du passé que dans le présent labile des vécus ordinaires et des choix quotidiens (von Hirschhausen *et al.*, 2019).

La réunification a fait disparaître la frontière géopolitique entre la RDA et la RFA et l'a transformée en une frontière entre Länder, dont la matérialisation reste très discrète. Les populations des territoires situés de part et d'autre de cette ancienne frontière, qui vivaient aux marges de la RFA et de la RDA, se sont soudainement « retrouvées », au centre géographique d'un État réunifié. Le marché du travail et le développement des infrastructures, routières et autoroutières, ont favorisé leur mobilité. C'est précisément à ces dynamiques de transformation que nous nous intéressons. D'un point de vue plus théorique, il s'agit de réfléchir à la caractérisation des processus en jeu depuis 1989, qui ont pu être désignés par les termes de « convergence », d'« intégration » ou plus récemment de « co-transformation » (Ther, 2019, 2022) et d'examiner la manière dont ces dynamiques se manifestent, au niveau micro, dans les expériences de vie et les représentations mobilisées par les acteurs et actrices ordinaires auprès desquel·les nous enquêtons. À quoi ressemble aujourd'hui le quotidien des habitant·es de ces territoires (majoritairement) ruraux, qu'il s'agisse de leur rapport au travail, de l'organisation de leur vie familiale, de leurs pratiques de mobilités, de leurs réseaux relationnels ? Dans quelle mesure l'ancienne frontière entre la RDA et la RFA, qui depuis maintenant plus de trente ans n'est plus qu'une frontière entre Länder, continue-t-elle de se manifester à travers ces expériences quotidiennes ?

Nos analyses reposent sur trois séjours d'enquêtes qui ont eu lieu en juillet et septembre 2020, puis en juillet 2021, et qui nous ont permis d'interroger des habitant·es des deux villages (une trentaine en Thuringe et une vingtaine en Bavière), sous forme d'entretiens individuels ou collectifs (couples ou groupes d'ami·es). Il s'agissait pour nous de recueillir les discours de différentes générations sur leurs modes de vie, mais aussi leurs manières de situer leurs expériences habitantes et professionnelles dans des territoires proches ou plus distants, et de leur donner sens en les inscrivant dans le devenir de leur communauté locale, de leur région et de l'Allemagne réunifiée. Notre enquête permet également de saisir indirectement un certain

* CNRS–Géographie-Cités/Centre Marc Bloch.

** CNRS–Laboratoire Printemps/Centre Marc Bloch.

nombre de pratiques liées à leurs mobilités quotidiennes, mais aussi aux espaces successifs dans lesquels ces mobilités se sont inscrites au fil du temps. Des cartes topographiques nous ont ainsi servi de support durant les entretiens pour localiser les lieux de formation et d'emploi, ainsi que les lieux de résidences de leur parenté directe et de leurs ami·es les plus proches.

Dans cet article, nous commencerons par présenter le constat étonnant que nous avons pu faire, à l'échelle des deux villages dans lesquels nous avons enquêté : celui d'une relative déconnexion entre une forte mobilité pendulaire liée à la formation et à l'emploi, qui relie les espaces de l'Est et de l'Ouest anciennement séparés, et des formes de sociabilités familiales et amicales très locales, concentrées autour de l'espace villageois d'origine. Ce contraste étant encore plus marqué côté Est, en Thuringe, nous chercherons, dans un second temps, à analyser comment il s'incarne dans les parcours individuels de deux jeunes femmes thurigeoises, nées juste après la réunification.

1. Une frontière toujours présente ?

1.1. Des dynamiques de convergence à l'œuvre depuis trente ans, notamment en matière d'emploi

Dans les investigations conduites par V. Meunier juste après la réunification, la frontière apparaissait comme encore très structurante pour les expériences de vie et les imaginaires sociaux des habitant·es. Le sentiment de « franchissement » qui était alors exprimé pour décrire les déplacements d'un Land à l'autre allait toutefois de pair avec une grande intensité de circulations et de relations, qui laissait supposer un rapprochement progressif des expériences de vie et des formes de socialisation.

Plus de trente ans après, on peut certes penser que ces frontières s'estompent peu à peu, notamment parce que les nouvelles générations n'ont pas d'expérience personnelle directe de la RDA ou de la RFA d'avant la chute du mur. Mais surtout, les populations de ces villages travaillent désormais côte à côte dans les mêmes entreprises. Les conséquences de la réunification ont été massives au regard de l'évolution de la situation économique des zones anciennement transfrontalières. Ce sont souvent d'abord les effets pour les régions de l'Est qui ont été décrits et analysés, ces espaces étant devenus « la ligne de front du transfert dans l'ex-Allemagne de l'Est, du modèle de développement socio-économique et d'aménagement du territoire de la République fédérale » (Lacquement, 2004, p. 170). Mais le concept de cotransformation, introduit par P. Ther (2022), nous enjoint à examiner simultanément les transformations expérimentées par les sociétés occidentales. En effet, notamment en matière d'emploi, l'impact de la réunification s'est bien, en réalité, fait sentir des deux côtés de l'ancienne frontière, selon des dynamiques qui ont pu, en fonction des configurations locales, produire des effets contrastés, l'ouverture de la frontière ayant entraîné une soudaine « mitoyenneté d'espaces de l'emploi aux caractéristiques très différentes » (Charlot, 2005, p. 149).

Le redéploiement des aides publiques en direction des nouveaux Länder a modifié la géographie de l'implantation des entreprises et des bassins d'emploi. Dans certaines régions anciennement frontalières de l'Ouest, des entreprises sont parties s'installer du côté est (Ochsner & Weber, 2016). Dans le même temps, des pôles d'emploi de l'Ouest se sont aussi trouvés renforcés grâce à la disponibilité de travailleurs et de travailleuses venus des nouveaux Länder. Les résident·es des espaces proches de l'ancienne frontière, côté est, ont bénéficié d'un accès facilité à l'emploi, sans qu'il leur soit nécessaire de quitter leur territoire d'origine. En contrepartie, les mobilités pendulaires quotidiennes, parfois à assez longue portée, sont devenues assez courantes. En 2005, O. Charlot estime ainsi que 20 à 25 % des actifs et actives des districts orientaux anciennement frontaliers occupent un emploi localisé dans les anciens Länder voisins, ce qui contribue à la fois à diminuer le taux de chômage dans ces districts (en comparaison des taux observés dans d'autres espaces des nouveaux Länder, plus éloignés de l'ancienne frontière interallemande) et à augmenter le niveau de vie des ménages (Charlot, 2005). À l'inverse, des effets de concurrence induits par cet afflux de main-d'œuvre ont pu peser sur la situation des actifs et actives originaires de l'Ouest, dont les évolutions de salaire et les niveaux de chômage semblent avoir été moins favorables dans les espaces anciennement frontaliers que dans le reste des Länder auxquels ces espaces sont rattachés (Barjak, 2001).

Dans le village de Thuringe où nous avons enquêté, nos interlocuteurs et interlocutrices sont nombreux à souligner la chance qu'a pu représenter la proximité du marché de l'emploi bavarois. C'est ce que nous explique un jeune couple qui a récemment fait construire sa maison. Nés à la fin des années 1970, ils sont parents de trois enfants et travaillent tous les deux en Bavière :

« Nous avons eu la chance que la ville de Cobourg soit située juste à la frontière, dit-il. Oui, renchérit-elle, il est relativement facile de trouver du travail ici. »

Et de fait, le plein emploi et le maintien des familles sur place y sont assurés au prix de migrations quotidiennes dans un rayon d'une trentaine de kilomètres que certains hommes poussent jusqu'à 50 voire 60 km. Côté bavarois comme côté Thuringien, les pratiques de mobilités y sont typiques des régions rurales : le permis de conduite et l'achat d'un véhicule accompagnent, dès dix-huit ans, l'entrée dans l'âge adulte. Elles sont toutefois diversement perçues selon qu'on vit à l'ouest ou à l'est de l'ancienne frontière. Dans le village de l'Est, c'est la « proximité » de l'emploi qui est mise en avant. Les villageois-es comparent positivement leur situation avec celle d'autres campagnes de Thuringe situées à plus longues distances de la frontière :

« Il y a des coins qui vont beaucoup moins bien. [...] Le chômage [ici] dans le district a presque disparu » nous dit une des habitantes, née au début des années 1960.

Dans le village de l'Ouest, côté bavarois, on souligne en revanche plus volontiers, l'absence d'emploi industriel à proximité immédiate. La comparaison implicite se fait avec d'autres parties de la Bavière plus au sud (autour de Schweinfurt) ou plus à l'ouest, où les bons salaires de la construction automobile sont à portée directe des ruraux. Plusieurs de nos interlocuteurs bavarois rappellent leur position au bord de l'ancienne frontière « au bout du monde ».

Les premières cartes que nous avons pu dresser à partir de nos données d'enquête montrent le rayonnement de ces mobilités du travail et de formation. Elles mettent aussi en évidence l'asymétrie des pratiques des deux côtés de l'ancienne frontière (fig. 1 et fig. 2).

Figure 1 • Lieux de formation et de travail de 6 personnes dans le village de Bavière

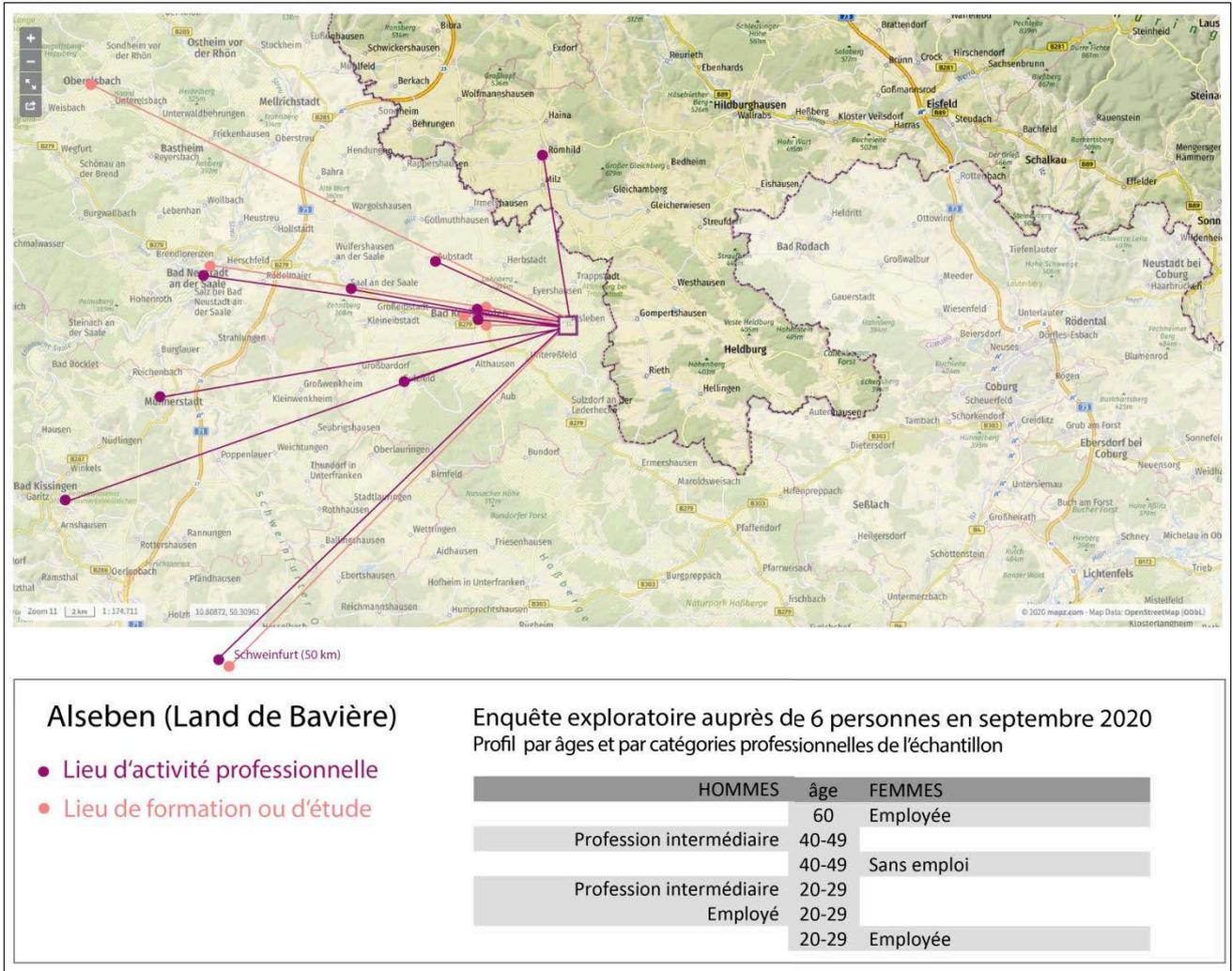
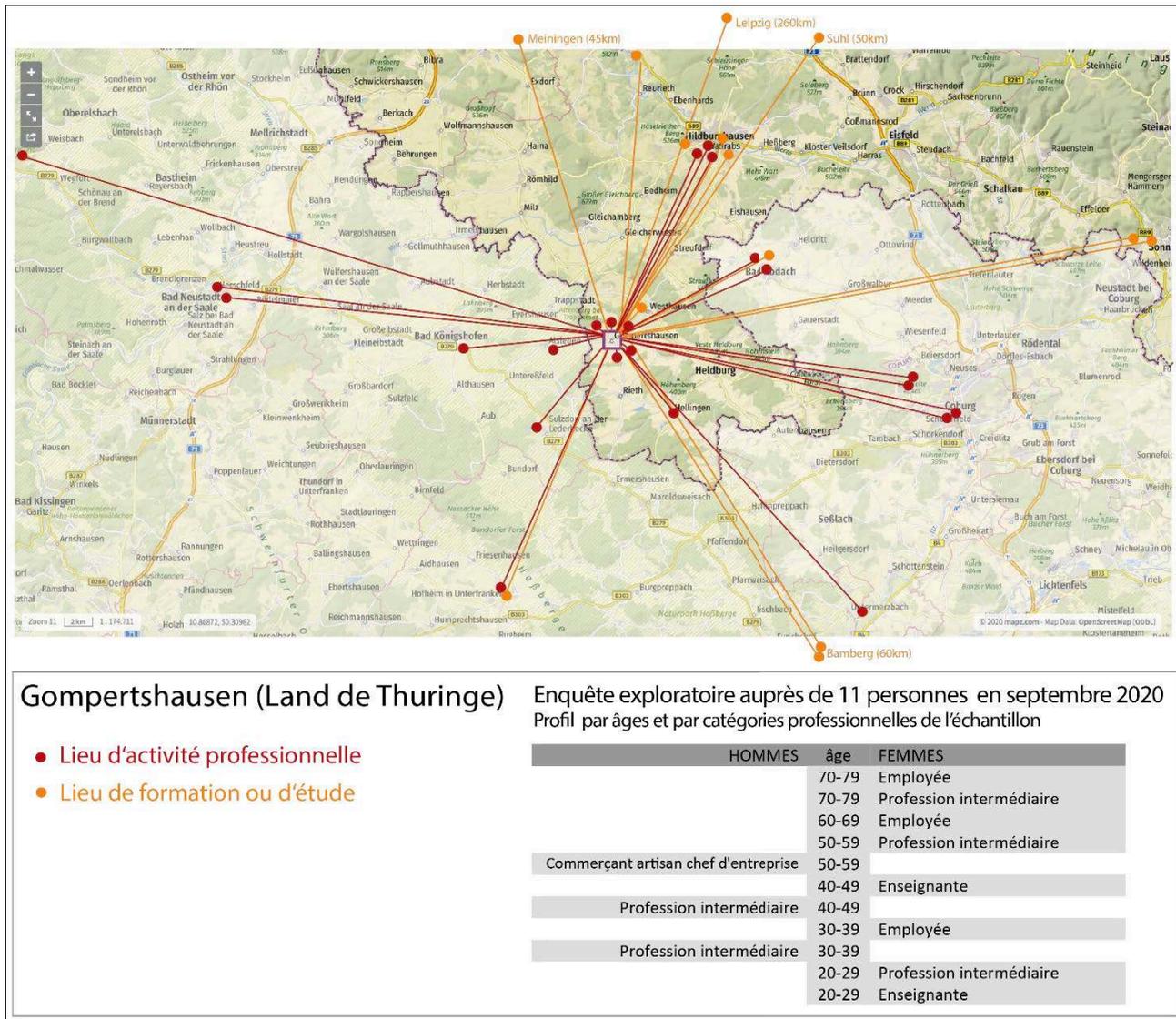


Figure 2 • Lieux de formation et de travail de 11 personnes dans le village de Thuringe



1.2. Des communautés qui ont tissé peu de liens sociaux

Dans un contexte de mobilité géographique accrue, la question des « origines », de l'Est ou de l'Ouest pourrait ne plus se poser. Pourtant, certains indices suggèrent le maintien d'une distance sociale entre ces territoires anciennement séparés. L'exemple le plus souvent mis en avant est celui des comportements électoraux, les votes exprimés dans des villages distants de quelques kilomètres et dont les caractéristiques sont très similaires, mais situés de part et d'autre de l'ancienne frontière, pouvant, aujourd'hui encore, être extrêmement contrastés. De manière assez récurrente, élection après élection, des divergences politiques importantes se manifestent entre l'Est et l'Ouest de l'Allemagne et révèlent l'existence d'une « frontière fantôme » qui suit précisément le tracé de l'ancienne frontière (von Hirschhausen & Grésillon, 2019).

Les analyses que nous avons conduites à partir de nos premiers matériaux empiriques mettent en évidence un autre phénomène qui peut sembler surprenant au regard de la proximité géographique (4 km) entre nos deux sites d'enquête et du laps de temps qui s'est écoulé depuis la réunification. En effet, ce qui apparaît d'abord, c'est la faiblesse des relations sociales entre ces communautés villageoises pourtant « voisines », situées de part et d'autre de l'ancienne frontière. Cette absence de liens plus étroits étonne d'autant plus que des proximités autres que géographiques existent bel et bien : l'usage d'un même dialecte, mais aussi des styles de vie et des pratiques sociales partagés. Ces espaces ruraux, relativement denses, présentent aussi d'assez bons taux d'équipement, plutôt propices aux échanges.

Ce constat contraste avec les résultats d'autres travaux portant sur l'évolution des réseaux relationnels tout au long des parcours de vie. On sait en effet que les relations sociales et amicales portent la trace des différents espaces fréquentés par les individus au fil du temps (Bidart, 2020). De manière générale, les relations anciennes, forgées pendant l'enfance, sont concurrencées par des relations plus tardives, forgées en d'autres lieux, de formation, de travail ou de loisirs (Bidart et Pelissier, 2002). Malgré un contexte propice à ce type de dynamique (les habitant·es des villages anciennement frontaliers ont incontestablement vu leur rayon d'action s'élargir avec l'ouverture de la frontière), nous avons pu observer que l'entre-soi familial et amical reste extrêmement prégnant. En particulier à l'est de l'ancienne frontière interallemande, il a été frappant de constater que les amitiés établies pendant l'enfance, à l'intérieur des villages d'origine, semblent extrêmement constantes et structurantes.

Ainsi, quand on interroge les villageois·es de Thuringe sur les lieux de résidence de leur parenté directe (ascendante, descendante et collatérale), ils dessinent sur la carte (fig. 3) un cercle étroit de localités qui ne s'étend guère au-delà du périmètre de la commune. Ce sont les membres de la famille partis vivre en ville qui forment un second cercle à plus longue distance. Les amis, eux, sont avant tout sur place. Les réseaux familiaux demeurent ainsi dans un entre-soi local étonnamment restreint au regard du large rayon des migrations quotidiennes de travail.

Pour les villageois·es du côté bavarois, les lieux de résidence de leurs cercles familiaux et amicaux apparaissent, sur les cartes de nos premières enquêtes (fig. 4), plus dispersés et moins déconnectés de l'espace des navettes quotidiennes ou des lieux de formation.

Figure 3 • Lieux de résidence de la parenté et des ami·es de 6 personnes du village de Bavière

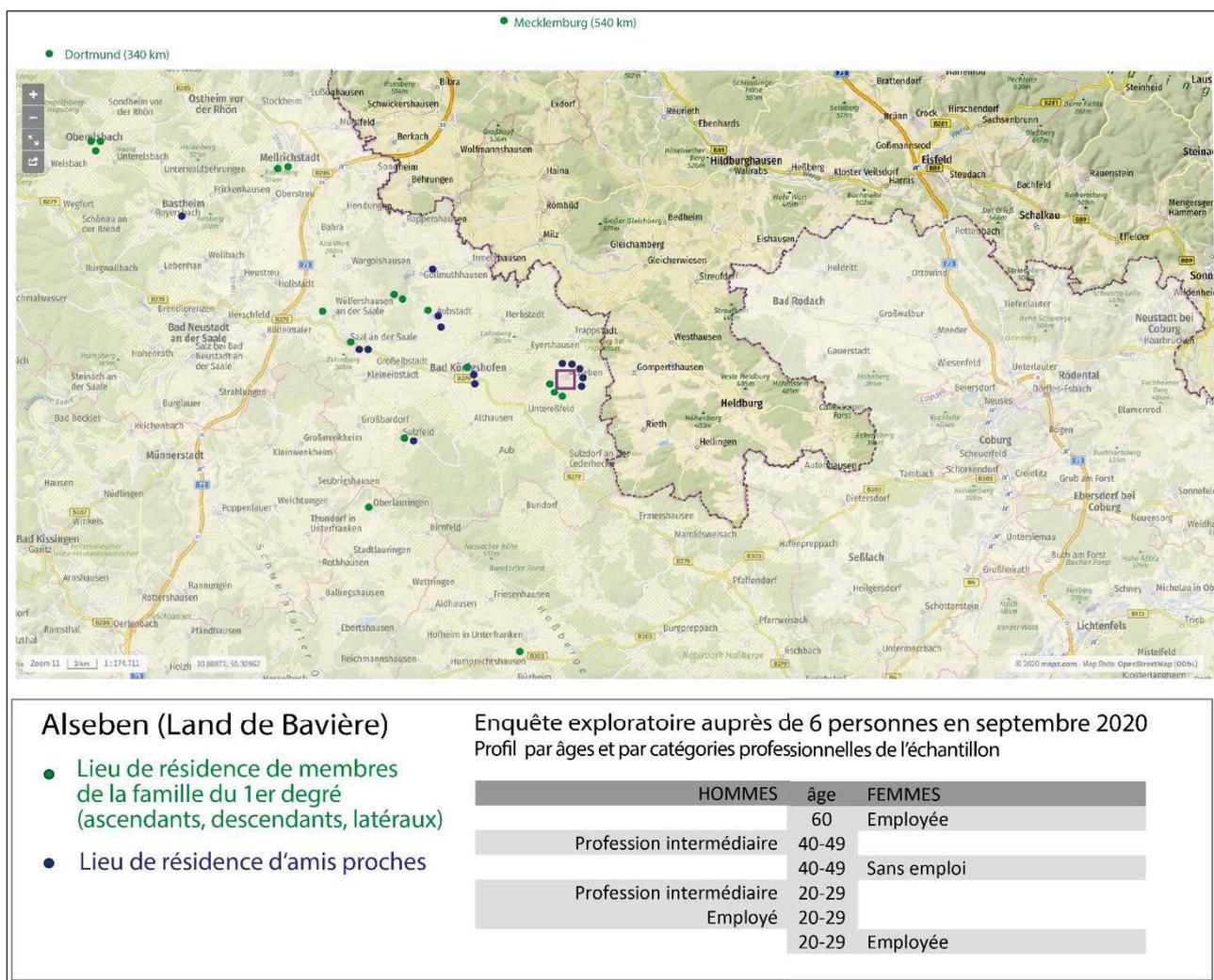
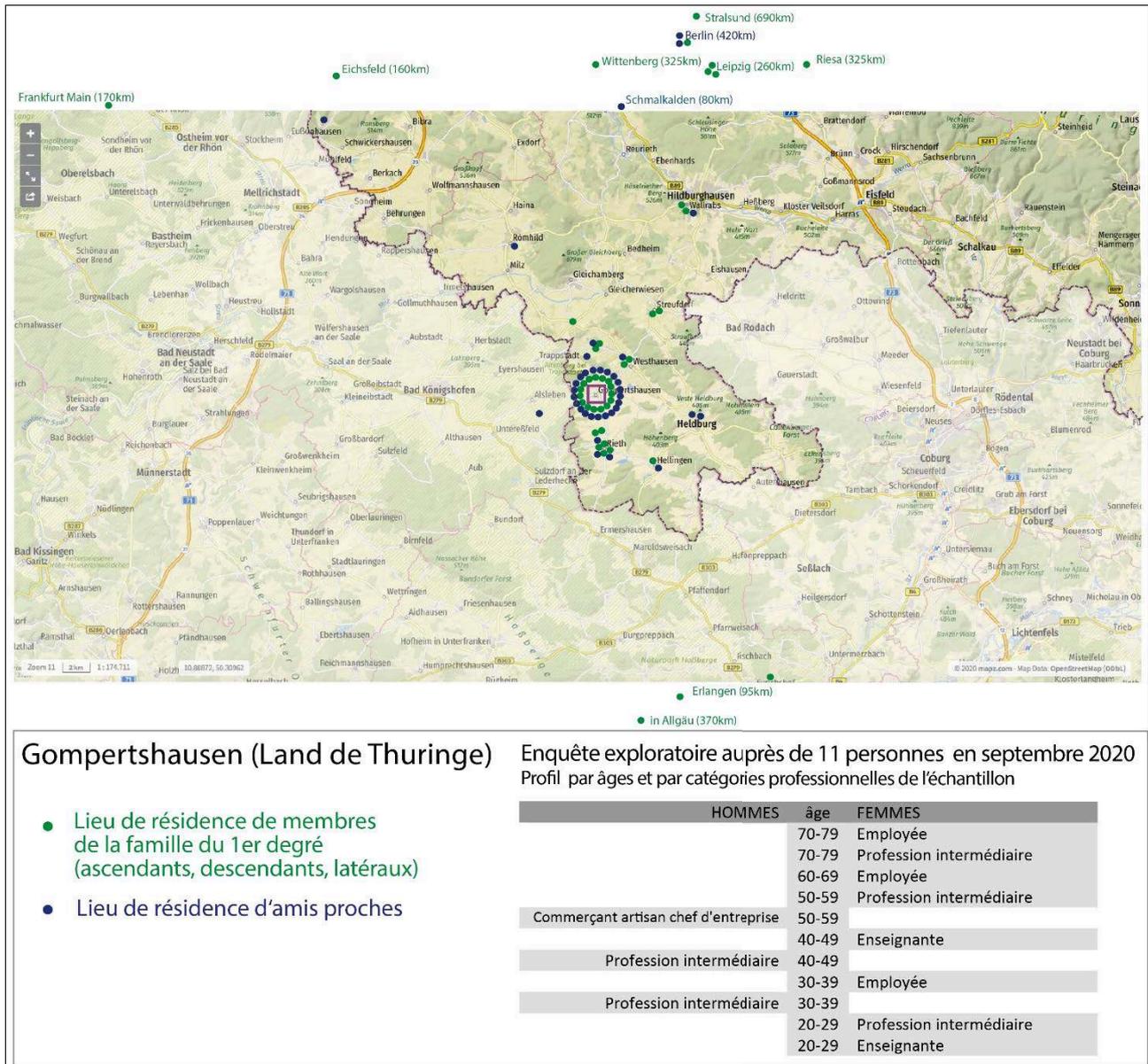


Figure 4 • Lieux de résidence de la parenté et des ami-es de 11 personnes du village de Thuringe



2. Des jeunes femmes bien ancrées ?

Dans un second temps, nous voudrions à présent approfondir l'analyse en présentant deux parcours de femmes nées après la réunification, âgées de trente ans et originaires du village thuringeois dans lequel nous avons enquêté. Cette focale nous permet de réinvestir, sur ce terrain allemand, anciennement rattaché à la RDA, la notion de capital d'autochtonie et d'interroger, à l'échelle des parcours individuels, les processus qui caractérisent, dans le contexte spécifique de l'ancienne séparation des deux Allemagnes, les effets de territoire que nous observons. Il s'agit bien de comprendre comment s'articulent, pendant cette étape d'insertion dans l'emploi et d'entrée dans la vie adulte, des opportunités professionnelles et des ressources relationnelles qui expliquent la capacité de ces jeunes femmes à se maintenir sur leur territoire d'origine (à l'est), et à revendiquer un fort sentiment d'appartenance à ce territoire, qu'elles mobilisent activement lors des entretiens et qui contribue à donner sens à leurs parcours, alors même qu'elles expérimentent des formes de mobilité assez intenses (vers l'ouest), au moment de leurs études mais aussi, plus durablement, à travers la localisation de leurs lieux de travail.

2.1. Effets de territoire et capital d'autochtonie

Les jeunes femmes que nous avons rencontrées en Thuringe partagent un très fort ancrage familial et territorial. Elles entretiennent des relations très fortes avec leurs proches, qui vivent le plus souvent dans le même village qu'elles ou à proximité immédiate. L'une d'entre elles nous décrit ainsi sa parentèle maternelle :

« Ma tante habite deux villages plus loin, mon oncle habite deux villages dans l'autre direction, mon (autre) oncle habite aussi ici. [...] J'ai une cousine qui habite près de Hambourg, mais sinon nous sommes tous ici à proximité ».

Ces relations familiales intenses peuvent conduire à des situations de cohabitation intergénérationnelle, reflétant des arrangements familiaux entre générations mais aussi au sein des fratries. Ainsi, l'une de nos enquêtées, dont le mari est originaire d'un village voisin, vit sous le même toit que ses parents, reproduisant une situation qu'elle avait déjà expérimentée enfant, puisque ses parents partageaient alors la même maison avec ses grands-parents (une expérience que son mari a également vécue enfant, ce qui, selon elle, les conduit tous deux à considérer cette situation comme tout à fait « normale »). Elle souligne les avantages qui en découlent, par exemple le soutien reçu lorsque les enfants sont encore petits et que les grands-parents peuvent les garder à la maison, ou inversement la possibilité de s'occuper des générations les plus âgées :

« Quand mon grand-père est décédé, j'avais dix ans et, quand ma grand-mère est arrivée à l'âge de la retraite, c'était normal que je m'occupe de ma grand-mère ici, en plus de mes études ».

Aujourd'hui, ses parents sont à leur tour devenus grands-parents et lui apportent une aide quotidienne en lui permettant de travailler avec trois enfants en bas âge. De plus, ses frères et sœurs vivent plus loin. Même s'ils reviennent très régulièrement dans le village, leur éloignement géographique a rendu notre interlocutrice « responsable » de la maison familiale :

« Il faut que quelqu'un reprenne la maison, avec tout ce que mes parents y ont investi en temps et en argent au fil des années, et puis c'était clair que c'était nous (elle et son mari) qui devons reprendre la maison ».

Le sentiment d'appartenance au territoire exprimé par ces jeunes femmes se manifeste aussi à travers leur participation active à la vie de leur village, qui constitue une forme d'engagement vis-à-vis de leur communauté. S. Orange et F. Renard soulignent ainsi le rôle joué par les jeunes femmes dans « le maintien d'une activité associative essentielle à la vie des communautés. [...] Cet engagement associatif constitue un cadre privilégié de socialisation à la vie locale et renforce le sentiment d'appartenance » (Orange & Renard, 2022, p. 126-127).

Chez nos jeunes interlocutrices du village thurinois, le fait d'être « une enfant du village » (*ein Dorfkind*), comme l'exprime l'une d'entre elles, se traduit notamment par leur investissement dans la kermesse, point d'orgue, chaque année, des festivités villageoises. L'une d'elles nous explique qu'elle a investi son premier salaire dans l'achat de son costume de kermesse (son frère avait hérité du costume de son grand-père). La participation aux (nombreux) préparatifs de cette fête est un moyen de réaffirmer son investissement communautaire, ce qui, à ses yeux, contraste fortement avec les pratiques festives en milieu urbain :

« (En ville), on peut peut-être mieux profiter de la soirée, mais on reçoit moins en contrepartie. Il n'y a pas cette communauté. [...] Il y a tellement de bénévoles qu'on ne se connaît même pas entre bénévoles. On peut être bénévole et donner un coup de main, mais il y a tellement de gens qui aident, on ne peut pas dire que c'est une communauté ».

Certains engagements dans des associations ou dans la vie communautaire s'inscrivent aussi dans des histoires et des traditions familiales. Au-delà de l'adhésion de nos interlocutrices à telle ou telle association (club de football, bowling, four à pain), leur implication fait écho à l'ancrage local de leurs familles. Une jeune femme a ainsi activement soutenu sa mère dans les recherches en archives que celle-ci conduisait à l'occasion du 900^e anniversaire du village. S'intéressant à l'histoire locale, elle avait elle-même rédigé un

mémoire sur les kermesses en Thuringe pendant sa formation universitaire. Une autre jeune femme décrit son implication dans l'association qui gère le four à pain du village en rappelant qu'elle prolonge ainsi l'engagement de son père :

« Nous participions quand nous étions enfants, pour aider à cuisiner et à préparer, et aussi regarder ».

Ces engagements, vis-à-vis de la famille et plus largement de la communauté villageoise dans son ensemble, participent d'un système d'obligations morales et de loyauté. Comme le rappellent S. Orange et F. Renard, « si ces jeunes femmes tiennent à leur commune ou à leur territoire, comme elles les font tenir, c'est bien qu'elles y sont aussi tenues » (Orange & Renard, 2022, p. 15-16). Se manifestent ici les effets d'un capital d'autochtonie, notion mobilisée en sociologie pour désigner les ressources qui découlent du statut local de certaines familles (Retière, 2003 ; Renahy, 2010a et 2010b). Ce capital d'autochtonie repose en effet sur l'ancienneté de la famille dans le village, mais aussi sur des formes d'engagement dans la vie locale et de participation active à la communauté villageoise qui accentuent la densité des relations familiales locales. Les jeunes femmes que nous avons rencontrées en bénéficient : leur fidélité au territoire devient une « qualité », un « gage d'honorabilité » (Aouani, Orange, Renard, 2019, p. 171), qui les oblige aussi à un certain niveau d'engagement vis-à-vis de leur famille et de leur communauté. L'immobilisme géographique, dans cette perspective, peut être analysé comme le produit d'un système d'interrelations « où le fait de rester répond aussi à des logiques de sélection positive » (Orange et Renard, 2022, p. 15).

2.2. Des expériences de mobilité contrastées

Néanmoins, les jeunes femmes que nous avons rencontrées côté thurinois, et qui se sont maintenues sur leurs territoires d'origine, ont aussi en commun des expériences de mobilité qui ont, comme souvent en milieu rural, débuté au moment de leur formation (Ansellem-Mainguy, 2021). Il est toutefois intéressant de regarder comment ces mobilités s'articulent avec leur immobilisme géographique, et même le rendent possible. Nous nous appuierons ici plus précisément sur les trajectoires de Klara et d'Eva, qui partagent un même ancrage local fort, mais dont le vécu des mobilités liées à leurs études puis à leur situation d'emploi est assez contrasté. Nous verrons que ce contraste renvoie à de microdifférences qui se manifestent dans les différentes sphères (professionnelle, familiale, affective) participant de la construction de leur ancrage local.

Klara a suivi une formation en apprentissage (*Lehre*), en Bavière, à environ 40 km de son village d'origine. Elle a alors 16 ans. Après deux premières expériences professionnelles, elle poursuit ses études en formation continue, à Suhl en Thuringe (à 50 km de son village), une expérience qu'elle juge rétrospectivement « contraignante », d'autant plus qu'elle travaille alors en Bavière et parcourt donc quotidiennement des distances importantes. Au moment de l'entretien, elle a déjà, à trente ans à peine, occupé plusieurs emplois. D'abord à Römhild (Thuringe) dans une entreprise de construction, au sein de laquelle elle est restée quatre ans, puis plus brièvement en Bavière à Bad Neustadt chez un conseiller fiscal, avant de trouver le poste qu'elle occupe encore, en Thuringe, à une petite vingtaine de kilomètres de son village, où elle s'occupe de comptabilité pour le service des cultes. Elle manifeste un fort investissement, dans sa vie professionnelle et dans ses choix de formation, par lesquels elle cherche à acquérir de nouvelles compétences (en comptabilité, en économie).

Deux fils directeurs s'entrecroisent dans le récit qu'elle fait de son parcours. Le premier concerne la place centrale que Klara accorde aux relations d'interconnaissance, dont elle évalue la qualité avant tout à l'aune de leur ancienneté. Dans ses travaux sur les jeunes femmes en milieu rural, Y. Ansellem-Mainguy (2021) a montré que la scolarité primaire, puis le collège, constituent une expérience commune et locale, caractérisée par des liens d'interconnaissance extrêmement forts, tandis que la poursuite d'études au lycée et plus encore les expériences postbac se caractérisent par un éclatement des trajectoires et, pour certaines, par des expériences relationnelles radicalement nouvelles et différentes. Ici, dans le cas de Klara, ces nouvelles expériences se révèlent surtout déstabilisantes, en la plongeant dans un univers qui ne lui est pas familier. En Bavière au moment de son apprentissage, elle se sent « inconnue », quand certains de ses camarades de formation se connaissent déjà. Or, ce sont précisément les relations d'interconnaissance qu'elle y développe qui lui permettent de s'approprier un territoire, de le considérer comme véritablement connu, ce qu'elle nous explique, carte à l'appui :

« Ici, de Schlechtsart, à Linden (des villages très proches du sien), j'ai quelques amis. Vraiment. Mais à partir de là (montre un point un peu plus éloigné sur la carte posée sur la table), c'est en quelque sorte un monde étranger. C'est comme cela que je le ressens. Je ne connais personne de là-bas [...], je n'y ai noué aucun contact ».

Elle précise d'ailleurs que ce qu'elle apprécie, dans son poste actuel (en Thuringe), c'est de travailler avec des gens qu'elle connaît déjà, qui appartiennent au même territoire qu'elle :

« Désormais, j'ai à faire à des gens que je connais bien, c'est agréable. Alors qu'à Bad Neustadt ou Königsberg (en Bavière), je travaillais avec des personnes qui m'étaient étrangères ».

Elle ne considère donc pas que des relations d'interconnaissance puissent réellement se nouer sur les lieux de formation ou de travail. Pour elle, ces relations ne peuvent que reposer sur des liens antérieurs, en étant étroitement associées à un territoire restreint. Elle y ajoute une référence à l'enjeu des relations entre l'Est et l'Ouest, qui peut sembler surprenante trente ans après la réunification, et alors qu'elle est elle-même née deux ans après la chute du mur :

« Là-bas (en Bavière), les gens ne connaissent tout simplement pas ce qu'il y a chez nous, de l'autre côté de la frontière ».

Un autre élément récurrent dans son propos est que la région n'offre que peu de perspectives professionnelles. Son discours contraste ici avec une situation pourtant globalement favorable, cette région de la Thuringe ayant largement bénéficié de sa proximité à l'ancienne frontière interallemande, qui a donné accès aux habitant·es aux pôles d'emploi bavarois. Mais c'est en fait précisément ce qu'elle interprète en termes négatifs, puisqu'elle considère que cela contraint les gens à aller chercher ailleurs, « à l'ouest » (et elle cite Coburg, Schweinfurt et Bad Neustadt, trois villes bavaroises) :

« Il n'y a pas vraiment d'économie ici, on doit aller relativement loin (pour trouver du travail). Juste dans le coin, là, il n'y a rien ». Or aller en Bavière signifie aussi s'éloigner des espaces au sein desquels elle bénéficie de relations d'interconnaissance rassurantes.

Le parcours de Klara exprime ainsi une forme de tension, ou de désajustement, entre des ambitions professionnelles, dont témoigne son engagement en termes de formation, et des possibilités d'évolution qui, à une échelle (très) locale, restent limitées. Sa vie personnelle s'en trouve aussi affectée puisque son compagnon, originaire de Thuringe mais venu d'une plus grande ville, occupe un emploi à plus de 70 km au nord du village de Klara. Il ne vit pas avec elle pendant la semaine, la rejoignant seulement le week-end. Elle s'inquiète de le savoir moins « enraciné » qu'elle :

« Lui, il pourrait pour ainsi dire vivre n'importe où, cela n'a pas d'importance pour lui ».

Klara, qui ne peut pas s'imaginer vivre ailleurs que dans le village où elle a grandi, se trouve dès lors prise en étau entre ses attentes et la relative instabilité de sa situation personnelle, suspendue à la possibilité ou non d'une installation durable de son couple dans son village d'origine.

Eva, elle aussi âgée de 30 ans, est institutrice dans une école de Thuringe, à quelques kilomètres à peine du village où elle vit et dont elle est originaire. Elle a fait ses études universitaires à Bamberg, en Bavière, ville qu'elle a choisie plutôt qu'Erfurt, en Thuringe, car plus proche de son village. Cette moindre distance lui permettait d'être plus souvent présente chez elle pendant ses études et ainsi d'aider sa mère, qui devait alors s'occuper de sa grand-mère, qui vivait également avec eux. Eva est très attachée à ces formes de solidarité intergénérationnelles, dont elle a bénéficié enfant (sa grand-mère s'est beaucoup occupée d'elle alors que sa mère, juste après la réunification, devait suivre des formations pour se reconvertir professionnellement). Comme Klara, elle ne noue pas, durant ses années d'étude, de relations amicales ou affectives pérennes. Elle ne cite qu'une amie rencontrée alors et avec laquelle elle entretient toujours, de loin en loin, des relations. Ses amis proches sont des amis d'enfance, originaires du même village, ou des camarades de classe habitant les villages environnants.

Professionnellement, Eva a réussi, après ses études en Bavière, à obtenir un poste en Thuringe, à proximité immédiate de son lieu de vie, où elle partage une grande maison avec son conjoint, leurs trois enfants, et ses parents. Elle précise avoir obtenu ce poste en raison du désintérêt que les jeunes diplômés manifestent pour les postes en milieu rural :

« Ils veulent tous rester dans les villes, et dans les campagnes il manque des enseignants, ça n'a donc pas été difficile pour moi d'obtenir un poste. Mais là c'était vraiment le poste de mes rêves, un vrai coup de chance, parce que par le plus grand des hasards, une enseignante avait déménagé au bord de la Baltique. J'aurais sans doute trouvé quelque chose malgré tout, mais là c'était bien sûr optimal pour moi, avec des enfants en bas âge ».

L'obtention de ce poste participe de la grande stabilité de sa situation, professionnelle et familiale. Elle est désormais complètement et durablement « installée » dans le village, d'autant plus que son mari est originaire d'un village voisin et qu'il partage, dit-elle, le même projet de vie, étant lui-même un « *Dorfkind* ».

Comme Klara, Eva n'exprime aucune proximité affective vis-à-vis de la Bavière, pourtant très proche. Son discours a pourtant une tonalité très différente. Elle fait le constat de cette distance et de cette absence de lien, mais on ne sent pas chez elle la même inquiétude que chez Klara, pour qui l'absence de relations préalables d'interconnaissance équivaut à une absence de repères, à une situation de fragilité. Eva manifeste aussi plus de recul que Klara, vis-à-vis de ses expériences successives. Ainsi, elle s'amuse du fait que durant son stage pratique, qu'elle a effectué dans une école à Gera, donc en Thuringe, on la considérait comme une Bavaroise puisqu'elle étudiait à l'université de Bamberg. Plus largement, le discours d'Eva met en avant l'attrait de la campagne, plus que la critique des villes, quand Klara se montre, elle, plus virulente dans son rejet de la vie urbaine. Eva rend aussi compte d'un rapport plus serein à l'avenir, qui tient sans doute à la stabilité de sa position et de son ancrage local, qui n'apparaît nullement menacé alors que Klara, dont le couple reste fragile et dont les aspirations professionnelles se confrontent à son désir de travailler « en terrain connu », au plus près de sa communauté d'origine, se déclare plus soucieuse. C'est sans doute ce qui conduit Eva à présenter son village comme désormais situé « en plein milieu de l'Allemagne », une position centrale très éloignée de toute image négative de « périphérie ». Elle évoque aussi, pendant notre entretien, les voyages qu'elle a effectués, dans d'autres régions d'Allemagne mais aussi à l'étranger, avec ses parents quand elle était enfant (Hongrie, Croatie, Italie), puis avec sa sœur aînée (Canada, Italie, Londres), et plus récemment avec son mari (Danemark). L'ensemble de ces expériences participent de la construction d'un ancrage local qui ne l'enferme pas dans un territoire donné. L'horizon de Klara, plus étroit et plus contraint, est aussi plus propice à nourrir ses inquiétudes face à un futur qui reste encore incertain.

Conclusion

Nous avons cherché, dans cet article, à analyser la manière dont des expériences de vie et des trajectoires de formation et d'emploi s'inscrivent dans un territoire bien particulier, marqué par la présence d'une ancienne frontière, longtemps infranchissable, et par les mémoires d'une séparation longue de quarante ans. Néanmoins, trente ans après la réunification, la coexistence de pratiques de mobilité assez intenses, plus largement caractéristiques de territoires ruraux au sein desquels les mouvements pendulaires sont fréquents, et du maintien d'un entre-soi local très fort, qui laisse peu de place à des relations amicales ou affectives entre l'Est et l'Ouest peut surprendre. L'enquête demande à être poursuivie, mais les constats que nous formulons à partir de nos premiers matériaux empiriques sont en tout cas assez différents de ceux qui ont pu être mis en évidence sur d'autres terrains d'enquête en milieu rural. B. Coquard, par exemple, observe une tendance à la déconnexion, à la dissociation croissante des groupes d'amis et des lieux de résidence : « Si les sociabilités des groupes d'amis observés se retrouvent parfois dans des structures localisées [...], leurs compositions ne sont en revanche pas limitées à l'espace villageois. Elles suivent plutôt les déplacements engendrés par la scolarité, le travail et les loisirs, déplacements qui se sont allongés ces dernières décennies dans les campagnes en déclin, en même temps que l'emploi se raréfiait en se disséminant sur un vaste périmètre » (Coquard, 2019, p. 160). Ce n'est pas ce que nous observons, ce qui tend à laisser penser qu'une part au moins de l'explication tient au caractère anciennement frontalier des territoires que nous étudions.

Par ailleurs, notre enquête, qui se déploie à une échelle très locale, et qui repose sur l'analyse de parcours de vie étudiés à travers toutes leurs dimensions (scolaire, professionnelle, familiale, amicale, etc.) nous permet de travailler, à un niveau assez fin, les modalités à travers lesquelles se construisent des formes d'attachement au territoire qui font intervenir différents types de ressources, qui s'articulent les unes aux autres, mais qui parfois aussi entrent en tension. L'ancrage local, revendiqué par nos interlocuteurs et interlocutrices, nourrit alors différentes formes de rapports au futur, qui, en reprenant les catégories de R. Koselleck (1990), parviennent plus ou moins bien à faire converger les « espaces d'expériences » et les « horizons d'attente ».

Bibliographie

- Amsellem-Mainguy, Y., (2021). *Les filles du coin. Vivre et grandir en milieu rural*. Paris : Les Presses de Sciences-Po.
- Aouani, S., Orange, S., & Renard, F., (2019). Les ressources de la proximité. Capital d'autochtonie et engagements locaux des jeunes femmes d'origine populaire et rurale, *Revue française des affaires sociales*, 2, 167-189.
- Barjak, F., (2001). Arbeitsmarktentwicklung an der früheren innerdeutschen Grenze. Was folgt daraus für die Regionen an den EU-Ostgrenzen? *Wirtschaft im Wandel*, 4, 75-81.
- Bidart, C., (2020). Comment se font et se défont les relations interpersonnelles. Dans Paugam S., *50 questions de sociologie* (p. 27-35). Paris : Presses Universitaires de France
- Bidart, C., & Pelissier, A., (2002). Copains d'école, copains de travail. Evolution des modes de sociabilité d'une cohorte de jeunes. *Réseaux*, 115, 17-49.
- Burawoy, M., (2003). Revisits: An Outline of a Theory of Reflexive Ethnography. *American Sociological Review*, 68, 645-679.
- Charlot, O., (2005). Emploi et mobilité dans l'ancienne zone frontière interallemande. *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, 36(3), 137-160.
- Coquard, B., (2019). *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin*. Paris : La Découverte.
- Firth, R., (1959). *Social Change in Tikopia. Re-study of a Polynesian Community after a Generation*. Londres, G. Allen & Unwin.
- Hirschhausen, B. von, Grandits, H., Kraft, C., Müller, D. & Serrier, T., (2019). Phantom Borders in Eastern Europe. A New Concept for Regional Research. *Slavic Review*, 78, Summer 2019, 368-389.
- Hirschhausen, B. von, & Grésillon, B., (2019). Une Allemagne désunie ? Les traces géopolitiques de la partition Est/Ouest. *Hérodote*, 175, 105-130.
- Koselleck, R., (1990). *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*. Paris : Éditions de l'École des Hautes études en sciences sociales.
- Lacquement, G., (2004). Politique d'intégration territoriale et ancienne frontière interallemande. *Annales de géographie*, 113, 168-187.

- Meunier-Couchard, V., (2001). *Du bout du monde au centre de l'Allemagne : ethnologie comparative de deux sociétés rurales sur l'ancienne frontière interallemande*. Thèse de doctorat sous la direction de George Augustins, Université de Paris X Nanterre, 2 vol.
- Ochsner, C., & Weber, M., (2016). Die Wirtschaftsdynamik beiderseits der ehemaligen innerdeutschen Grenze. *ifo Dresden berichtet*, 5, 15-23.
- Orange, S., & Renard, F., (2022). *Des femmes qui tiennent la campagne*. Paris : La Dispute.
- Redfield, R., (1950). *A Village that Chose Progress. Cham Kom Revisited*. Chicago : University of Chicago Press.
- Renahy, N., (2010a). *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*. Paris : La Découverte.
- Renahy, N. (2010b). Classes populaires et capital d'autochtonie. Genèse et usages d'une notion. *Regards Sociologiques*, 40, 9-26.
- Retière, J.P., (2003). Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire. *Politix*, 16(63), 121-143.
- Ther P., 2019, *Das andere Ende der Geschichte. Über die grosse Transformation*. Berlin : Suhrkamp Verlag.
- Ther P., 2022, Kotransformation. Reichweite und Grenzen eines Konzepts. Dans Böick M., Goschler C. & Jessen R. (Hg.), *Jahrbuch Deutsche Einheit 2022* (p. 15-36). Berlin : Ch. Links-Aufbau Verlag.